


IRVIN YALOM

LE PROBLÈME SPINOZA



GALAADE ÉDITIONS

ROMAN TRADUIT PAR SYLVETTE GLEIZE

Extrait de la publication



« La force d'une conviction est sans rapport avec sa véracité. »

Le 10 mai 1940, les troupes nazies d'Hitler envahissent les Pays-Bas. Dès février 1941, à la tête du corps expéditionnaire chargé du pillage, le Reichsleiter Rosenberg se rue à Amsterdam et confisque la bibliothèque de Spinoza conservée dans la maison de Rijnsburg.

Quelle fascination Spinoza peut-il exercer, trois siècles plus tard, sur l'idéologue nazi Rosenberg ? L'œuvre du philosophe juif met-elle en péril ses convictions antisémites ? Qui était donc cet homme excommunié en 1656 par la communauté juive d'Amsterdam et banni de sa propre famille ?

Nourri de son expérience de psychothérapeute, Irvin Yalom explore la vie intérieure de Spinoza, dont on connaît si peu, ce philosophe au destin solitaire qui inventa une éthique de la joie, influençant ainsi des générations de penseurs. Parallèlement, l'écrivain cherche à comprendre quel fut le développement personnel d'Alfred Rosenberg qui joua, aux côtés d'Hitler, un rôle décisif dans l'extermination des juifs d'Europe.

Le Dr Yalom aurait-il pu psychanalyser Spinoza ? ou Rosenberg ? Le cours de l'histoire en aurait-il été changé ? Dans la lignée de son bestseller *Et Nietzsche a pleuré*, ce nouveau roman d'Irvin Yalom, à la fois incisif et palpitant, nous tient en haleine face à ce qui fut de tout temps "*Le problème Spinoza*".

SOMMAIRE

I — P. 9

AMSTERDAM

AVRIL 1656

II — P. 17

REVAL, ESTONIE

3 MAI 1910

III — P. 31

AMSTERDAM

1656

IV — P. 46

ESTONIE

V — P. 58

AMSTERDAM

1656

VI — P. 69

ESTONIE

1910

VII — P. 83

AMSTERDAM

1656

VIII — P. 98

RUSSIE, ESTONIE

1917-1918

IX — P. 109

**AMSTERDAM
1656**

**X — P. 127
REVAL, ESTONIE
NOVEMBRE 1918**

**XI — P. 143
AMSTERDAM
1656**

**XII — P. 162
ESTONIE
1918**

**XIII — P. 177
AMSTERDAM
1656**

**XIV — P. 196
MUNICH
1918-1919**

**XV — P. 205
AMSTERDAM
JUILLET 1656**

**XVI — P. 230
MUNICH
1919**

**XVII — P. 241
AMSTERDAM 1656**

XVIII — P. 257

**MUNICH
1919**

**XIX — P. 274
AMSTERDAM
27 JUILLET 1656**

**XX — P. 282
MUNICH
MARS 2012**

**XXI — P. 303
27 JUILLET 1656**

**XXII — P. 317
BERLIN 1922**

**XXIII — P. 339
AMSTERDAM
27 JUILLET 1656**

**XXIV — P. 360
BERLIN
1922**

**XXV — P. 376
AMSTERDAM
1658**

**XXVI — P. 404
BERLIN
26 MARS 1923**

**XXVII — P. 424
RIJNSBURG**

1662

XXVIII — P. 438
LE CABINET DE
FRIEDRICH OLIVAER PLATZ 3,
BERLIN 1925

XXIX — P. 463
RIJNSBURG ET AMSTERDAM
1662

XXX — P. 490
BERLIN
1936

XXXI — P. 530
VOORBURG
DÉCEMBRE 1666

XXXII — P. 554
BERLIN, LES PAYS-BAS
1939-1945

XXXIII — P. 577
VOORBURG
DÉCEMBRE 1666

ÉPILOGUE P. 601

GENÈSE DU *PROBLÈME SPINOZA* P. 625

FAITS OU FICTION P. 637

REMERCIEMENTS P. 643

L'AUTEUR P. 644

SOURCES P. 647

CATALOGUE P. 649

IRVIN YALOM

LE PROBLÈME SPINOZA

**ROMAN TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR SYLVETTE GLEIZE**

GALAADE ÉDITIONS

© IRVIN YALOM, 2012
TITRE ORIGINAL : *THE SPINOZA PROBLEM*
ÉDITEUR ORIGINAL : BASIC BOOKS
ISBN ORIGINAL : 978-0-465-02963-1

© GALAADE ÉDITIONS, 2012,
POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
ISBN PAPIER : 978-2-35176-151-9
ISBN NUMÉRIQUE : 978-2-35176-172-4
ISBN PDF : 978-2-35176-173-1

PHOTO : © REID YALOM

COUVERTURE :
CRÉATION : MATHILDE SÉBASTIEN
ILLUSTRATION : ALFRED ROSENBERG /
ULLSTEIN BILD / AKG-IMAGES ET BARUCH
SPINOZA / ERICH LESSING / AKG-IMAGES

GALAADE ÉDITIONS
43 RUE DES CLOÏS 75018 PARIS | F
WWW.GALAADE.COM

I
AMSTERDAM
AVRIL 1656

Tandis que les derniers rayons de lumière ricochent sur les eaux du Zwanenburgwal, Amsterdam ferme boutique. Les teinturiers rassemblent leurs étoffes – magenta, cramoisies – qui sèchent sur les berges de pierre du canal. Les marchands remontent leurs auvents et remballent leurs étals. Quelques travailleurs qui rentrent chez eux d'un pas pesant font une halte dans les baraques à hareng qui longent le canal. Ils y avalent un repas sommaire accompagné de gin avant de poursuivre leur chemin. Amsterdam se meut lentement : la ville est en deuil, elle se remet à peine de la peste qui, seulement quelques mois plus tôt, a tué un habitant sur neuf.

À quelques mètres du canal, au 4 de la Breestraat, un Rembrandt van Rijn ruiné et légèrement éméché met la dernière touche à son tableau *Jacob bénissant les fils de Joseph*, il y inscrit son nom en bas à droite, jette sa palette à terre, et descend l'étroit escalier en colimaçon qui se

trouve derrière lui. La maison, qui trois siècles plus tard le commémorera en devenant son musée, est ce jour-là témoin de son humiliation. Elle grouille des futurs enchérisseurs qui se préparent pour la vente de tous les biens de l'artiste. Il écarte avec rudesse les badauds présents dans l'escalier, passe la porte d'entrée, hume l'air iodé, et se dirige en trébuchant vers la taverne du coin.

À Delft, soixante-dix kilomètres au sud, un autre artiste commence, lui, à connaître le succès. À vingt-trois ans, Johannes Vermeer pose un ultime regard sur sa dernière toile, *L'Entremetteuse*. Il l'examine de droite à gauche. D'abord la prostituée dans une jaquette au jaune éclatant. Bien. Bien. Le jaune irradie comme un soleil lustré. Et le groupe d'hommes qui l'entoure. Excellent – chacun d'eux pourrait tout à fait sortir de la toile et entamer ici une conversation. Il se penche pour saisir au plus près l'imperceptible mais perçant regard du jeune sybarite au chapeau de dandy. Vermeer hoche la tête devant ce moi en miniature. Parfaitement satisfait, il inscrit son nom avec panache en bas à droite de la toile.

Revenons à Amsterdam. Au numéro 57 de la Breesstraat, à deux rues seulement de la maison de Rembrandt où se prépare la vente aux enchères, un marchand de vingt-trois ans (né quelques jours à peine avant Vermeer, qu'il admirera mais ne rencontrera jamais) s'apprête à fermer sa boutique. Il semble bien délicat et bien gra-

cieux pour un boutiquier. Ses traits sont parfaits, il a un teint d'olive sans défaut, de grands yeux sombres et expressifs.

Il jette un ultime regard autour de lui : la plupart des étagères sont aussi vides que ses poches. Des pirates ont intercepté sa dernière cargaison en provenance de Bahia et il n'y a plus ni café, ni sucre, ni cacao. Une génération durant, la famille Spinoza a dirigé une affaire prospère de négoce en gros avec de lointains pays mais aujourd'hui les frères Spinoza – Gabriel et Bento – en sont réduits à tenir un petit magasin de détail. Inspirant l'air poussiéreux, Bento Spinoza découvre avec résignation les déjections de rat à l'odeur fétide mêlée à celle des figues et des raisins secs, du gingembre confit, des amandes et des pois chiches, comme aux vapeurs de l'âcre vin d'Espagne. Il franchit le pas de la porte et entame son combat quotidien avec le cadenas rouillé qui ferme la boutique. Une voix inconnue s'exprimant dans un portugais guindé le fait sursauter.

« Êtes-vous Bento Spinoza ? »

Spinoza se retourne et se retrouve face à deux étrangers, deux jeunes hommes apparemment épuisés qui semblent avoir fait un long voyage. L'un est grand, il a une tête massive et osseuse qu'il tient penchée vers l'avant comme si elle était trop lourde à soutenir. Ses habits sont de bonne qualité mais tachés et fripés. L'autre

porte des guenilles de paysan et reste derrière son compagnon. Il a le cheveu long, emmêlé, des yeux sombres, un menton et un nez forts. Il se tient raide. Seuls ses yeux sont mobiles, il a un regard de têtard apeuré.

Spinoza salue prudemment sans un mot.

« Je suis Jacob Mendoza, dit le plus grand des deux. Nous voulons vous voir. Nous devons vous parler. Voici mon cousin, Franco Benitez, que je viens tout juste d'aller chercher au Portugal. » Jacob étreint l'épaule de Franco. « Mon cousin traverse une crise.

– Oui, répond Spinoza. Et ?

– Une crise sévère.

– Oui. Mais pourquoi vous adresser à moi ?

– On nous a dit que vous étiez celui qui apporte de l'aide. Le seul peut-être.

– De l'aide ?

– Franco a perdu la foi. Il met tout en doute. Les rituels religieux. La prière. Même la présence de Dieu. Il a peur constamment. Il ne dort plus. Il parle de se tuer.

– Et qui vous a, à tort, envoyé ici ? Je ne suis qu'un marchand qui gère un petit négoce. Et sans grand succès, comme vous le voyez. » Spinoza désigne la vitrine couverte de poussière derrière laquelle on aperçoit les étagères vides. « Le rabbin Morteira est notre guide spirituel. C'est lui qu'il vous faut aller trouver.

– Nous sommes arrivés hier, et ce matin telle était